

1 - De la négation à l'interculturalisation : un combat culturel

Jean-François Zorn

Troisième conférence du cycle « Trois combats pour la liberté »

Nota bene : les chiffres en rouge indiquent les diapositives du Power Point. Si vous désirez l'obtenir, vous pouvez le demander à Jean-François Zorn : <jeanfrancois.zorn@orange.fr>

2 – Nous voici donc arrivés à la 3^e et dernière conférence du cycle « Trois combats pour la liberté ». Venant après celui contre l'esclavage puis celui contre la colonisation, voici le combat contre, non pas la culture, mais contre sa négation, combat qui entend préserver et revaloriser des cultures blessées par l'esclavage et la colonisation. En effet, la colonisation a prétendu apporter « la civilisation » à des peuples considérés sans culture ni religion, dignes de ces noms. Pourtant, nous allons le voir, les missionnaires furent les premiers, avant les ethnologues, à découvrir que les peuples auxquels l'Occident prétendait tout apporter de l'extérieur avaient bel et bien une culture, ou plutôt des cultures autochtones. Qu'en ont-ils fait ? Les ont-ils détruites, transformées, revalorisées ? Et comment ceux auxquels on a porté atteinte à leur culture ont-ils réagi ?

Tel est donc le sujet de cette troisième conférence dont vous entendez qu'elle s'articule aux deux autres. Et nous voici devant un nouveau mot, « culture », après ceux de traite, d'esclavage, de colonisation, de civilisation, d'émancipation, d'indépendance. Le mot se présente à nouveau à nous comme un mot valise avec une pluralité de sens. Il me faut donc bien commencer à vous en donner une définition.

3 - Telle sera donc la première partie de cette communication : « Culture : de quoi parle-t-on ? »

Une fois encore, le recours à nos dictionnaires à la recherche de l'étymologie des mots, que nous utilisons souvent couramment dans divers sens, s'impose. Mais comme je ne vais pas vous faire un cours de linguistique, je ne serai pas exhaustif et ne retiendrai que le sens du mot culture qui concerne notre sujet.

4 - Ainsi je laisse de côté le premier sens du mot qu'indiquent nos dictionnaires, « la culture comme action de cultiver la terre »,

5 - ce n'est pas notre sujet, si ce n'est que ce sens comporte une idée à retenir, à savoir que la culture est une action humaine transformatrice tout autant que conservatrice.

6 - Avec ce sens on peut alors associer nature et culture, la nature étant l'élément fixe de la réalité que la culture vient transformer. Or cette idée de transformation se trouve dans le deuxième sens auquel nous nous intéressons et que donnent nos dictionnaires à savoir :

7 - la culture c'est « le développement de certaines facultés de l'esprit par des exercices intellectuels appropriés qui permettent de développer l'esprit critique ». Mais cette définition, est manifestement connotée par le rationalisme qui, s'il n'est pas l'apanage de la civilisation occidentale, en est quand même une sorte de « marque de fabrique ».

8 – En effet, cette définition de la culture impose son contraire : l'inculture, d'où l'esprit inculte qui manque de connaissance, d'éducation, de formation, d'instruction, etc. Se profile là un jugement de valeur : il y a des hommes qui auraient de la culture et d'autre qui n'en auraient pas. Vous voyez combien cette définition est lourde de sens pour notre sujet :

9 – La colonisation occidentale s'est allègrement portée au secours des peuples prétendus sans culture, qualifiés d'abord de barbares, puis de sauvages, de primitifs, enfin de premiers auxquels

il convenait d'apporter les bienfaits et les avantages de la civilisation qui serait la forme la plus haute de la culture.

10 – Or cette définition sera battue en brèche par le courant ethnologique qui s'est affirmé après la Première Guerre mondiale, illustrant cette formule bien connue de Paul Valéry datant de 1919 :

11 - « Nous autres civilisations, nous savons désormais que nous sommes mortelles ».

12 – Par rapport à tous les discours en surplomb des autres peuples des intellectuels occidentaux jusqu'à la Première Guerre mondiale qui ne sont jamais sortis de leurs bureaux, existent depuis l'Entre-Deux-Guerres des ethnologues hommes ou femmes de terrain à l'écoute de peuples différents d'eux. Ces peuples disposent de tous les éléments d'une culture, à savoir des traditions, des croyances, des pensées, des institutions, vus désormais comme l'ensemble des éléments articulés les uns aux autres et qui constituent leur cohésion et leur identité. Désormais, font partie de la culture, non plus seulement les facultés de l'esprit, mais tout ce qui permet à un peuple de vivre et de se développer...

13 – ...et cela va de ses traditions culinaires...

14 – ...à ses capacités artistiques en passant par ses compétences techniques...

15 – et juridiques. Mais en faisant leur travail, les ethnologues découvrent aussi qu'aucun peuple n'est isolé (sauf exception), et que la rencontre des peuples dans la confrontation de la colonisation a provoqué...

16 – ...l'acculturation de ces peuples, avec évidemment, un déséquilibre entre peuples dominants qui...

17 – ...imposent leur culture à des peuples dominés qui subissent une autre culture.

18 – Mais, et c'est que je voudrais vous montrer, les peuples dominés aculturés résistent à l'aide de leur culture, tout en intégrant des éléments nouveaux dans leur propre culture.

19 – Quant aux peuples dominants...

20 – ...ne sont-ils pas aussi acculturés par la rencontre des autres cultures dont ils intègrent des éléments ?

21 – C'est ainsi qu'ensemble, dans le meilleur des cas, les peuples peuvent découvrir la voie de la transculturation, nouveau concept, forgé par un anthropologue cubain, Fernando Ortiz

22 – **23** ... qui permet d'éviter le piège du repli sur soi défensif et identitaire...

24 – **25** et de trouver la voie de la rencontre, du dialogue et de l'enrichissement, mais à quel prix, telle est aussi la question que nous devons nous poser ?

26 - Le choc culturel de la rencontre des peuples :

1 - Le rôle du Negro Spiritual

J'intitule ainsi cette deuxième partie, où je voudrais reprendre la périodisation que j'ai utilisée dans les deux premières conférences. Que se passe-t-il au temps de l'esclavage, puis au temps précolonial, concernant la culture des peuples mis en esclavage ?

27 – Il est évident que les Africains arrachés à leur terre, embarqués dans les bateaux des négriers, ont tout laissé derrière eux. Sur ces bateaux ils ont découvert deux aspects de l'Occident, la violence des armateurs et l'appel à la conversion au christianisme des religieux puisque nous l'avions appris à travers le Code Noir, des aumôniers faisaient partie du personnel embarqué. Mais qu'ont-ils vécu et pensé ? Leurs témoignages sont rares, mais ils existent.

28 – Nous disposons en langue française d'un livre très bien documenté de Bruno Chenu, prêtre assomptionniste et journaliste à *La Croix*, *Le grand livre des Negro Spirituals* qui cite le témoignage d'esclaves affranchis dont...

29 – Olaudah Equiano pris au Nigéria où il serait né en 1745, transporté en Amérique du Nord où il est affranchi en 1765 avant de rejoindre la Grande-Bretagne où il participera aux campagnes abolitionnistes. Equiano a écrit ses mémoires, décrit avec précision l'horreur de la

traite et son combat contre l'esclavage, a à la fois fustigé le christianisme de ses maîtres et décrit sa propre conversion au protestantisme non conformiste. Le témoignage d'Equiano est unique par rapport à d'autres venant de fils d'esclaves né en Amérique et n'ayant connu ni l'Afrique ni la déportation.

30 – C'est ainsi qu'il a pu décrire la religion des Africains que l'on peut résumer par le credo suivant : « Je crois en un être suprême qui crée toutes choses, et en des divinités, esprits et puissances inférieurs qui gardent et contrôlent l'univers. Je crois aux ancêtres qui gardent et protègent leurs descendants. Je crois en l'efficacité du sacrifice et au pouvoir de la magie, bonne ou mauvaise ; et je crois en la plénitude de la vie ici et maintenant ».

31 – Equiano a aussi écrit sur le rapport des Africains à la musique : « Nous sommes un peuple de danseurs, de musiciens et de poètes. Chaque événement d'importance, comme le retour des vainqueurs d'une bataille ou toute autre occasion de liesse générale, est célébré par des danses accompagnées de chants, de musiques appropriées à l'événement. »

32 – Une ancienne esclave, Vinnie Brunson, née au Texas en 1862 explique alors la naissance du *Negro Spirituals* : « Les nègres chantent les joies du prochain monde et les troubles dans celui-ci. L'ancienne façon de les chanter consistait à garder le rythme entre les mains et les pieds, de différentes manières à différentes occasions, lors d'une réunion où ils chantent des couplets joyeux et ils chantent la même chanson lors d'un enterrement, mais ils la chantent lentement et en gémissant ; quand ils chantent encore la même chanson dans le champ, le couplet est plus rapidement, s'ils travaillent vite, plus lentement s'ils sont fatigués. Ce sont des chants religieux qu'ils appelaient les *Spirituals*. À l'Église, le couplet est chanté gai et joyeux. Ce sont les jours d'esclavage qui ont fait vivre au nègre sa vie dans les *Spirituals*, la plupart des vrais esclaves du temps passé sont morts, mais la chanson perdure avec les Blancs et les Noirs, nous oublions les chagrins et nous nous souvenons des jours heureux à travers les chansons. »

33 – Une question se pose à cet endroit : comment se fait-il que les esclaves ont adopté la religion de leur maître qui les maltraitaient ? En bon connaisseur de l'Amérique et de l'Afrique, Bruno Chenu émet l'hypothèse suivante, que j'estime vraisemblable et sur laquelle je reviendrai à la fin de cette communication : « Les Noirs se sont dit : “Si nous sommes déracinés, réduits en servitude, c'est que le dieu des Blancs est vraiment le plus fort. Il faut nous le concilier”. En perspective africaine, la religion est toujours un jeu de forces invisibles, un combat pour le maximum de vie. Se convertir au christianisme servira donc à chercher à apprivoiser la puissance manifeste du dieu des Blancs, participer à son pouvoir, détourner à son profit son potentiel de vie, mettre tous les atouts de son côté. On quitte le dieu de la défaite pour le dieu de la victoire. »

34 – **Chant du Negro Spiritual *Nobody knows the trouble I've seen***

35 – En opérant comme un moyen culturel de résistance à l'esclavage, *Le Negro Spiritual* a provoqué simultanément l'acculturation des Africains par rapport à leur culture initiale et leur entrée dans une nouvelle culture afro-américaine par le biais de la conversion au christianisme. C'est une première étape de la transculturation.

36 – **Le choc culturel de la rencontre des peuples :**

2 – De la conversation à la conversion

Le second exemple du choc culturel de la rencontre des peuples à l'époque précoloniale que je voudrais vous donner est celui de la mission chrétienne en Afrique. Nombreux sont les chercheurs qui affirment que « la mission chrétienne a tué les cultures » associant systématiquement la mission à la colonisation européenne. Or nous disposons de nombreux exemples qui montrent que si la mission a bien provoqué un changement dans le domaine religieux des personnes évangélisées, désigné par le terme de « conversion », les missionnaires de l'époque précoloniale ont refusé de se considérer comme des convertisseurs en adoptant une

attitude différente dite de « conversation » qui n'a pas nécessairement abouti à la conversion, mais à une authentique découverte réciproque.

37 – Cet exemple vient, une fois encore, des premiers missionnaires protestants français de la Mission de Paris au Lesotho, dont je vous ai parlé la dernière fois, Eugène Casalis qui avait joué un rôle diplomatique dans les années 1840 visant à protéger la souveraineté du chef sotho Moshoeshoe, et Thomas Arbousset son collègue.

38 – C'est de ce dernier, Thomas Arbousset, dont je voudrais relater une expérience tout à fait originale qui a donné naissance au premier ouvrage de géographie du massif du Drakensberg, *Excursion missionnaire dans les Montagnes bleues*. Ce récit qui illustre bien notre sujet sur la culture, fait d'Arbousset l'un des premiers protecteurs de la culture africaine. Il a été publié par épisodes dans le journal de la Mission de Paris en Europe dans les années 1830 et dans le journal local de la Mission au Lesotho le *Leselinyana* puis il a été oublié.

39 – Ce récit n'a été révélé au grand public que récemment par des chercheurs qui l'ont publié pour la première fois en anglais en 1991 et en France en l'an 2000, soit plus de 150 ans après le déroulement de l'excursion. Quel est l'intérêt de ce livre, pourquoi a-t-il été oublié pendant un siècle et demi, et pourquoi paraît-il aujourd'hui ? Ce problème, vous allez le comprendre, concerne notre sujet sur le combat pour la culture.

40 – L'*Excursion missionnaire dans les Montagnes bleues* est donc le récit d'un voyage auquel participe le missionnaire protestant français Thomas Arbousset en compagnie du chef Moshoeshoe de deux de ses fils et de tout une caravane de cavaliers en vue de permettre au souverain de connaître...

41 – ...les potentialités de son territoire qui n'avait été exploré que par des chasseurs n'ayant ramené que de vagues informations. Arbousset raconte par le menu les découvertes de la faune, de la flore, des paysages grandioses et son récit est ponctué...

42 – ...d'interventions de Moshoeshoe de ce type : « Regardez dans le lointain, l'ombre des nuages que le vent emporte : elle monte, elle approche, elle est sous nos yeux, elle a passé ; et voilà une autre ombre de nuages qui s'élève à l'horizon, qui court, vole, passe. C'est la figure de tribus qui se battent. Nos ancêtres savaient-ils que leurs habitations resteraient veuves après eux et avaient-ils prévu que leurs arrières-petits neveux déchireraient entre leurs dents la chair de leurs semblables ? Savaient-ils qu'il existât des Blancs ? ».

43 – À chaque étape, Arbousset lisait un texte biblique qu'il jugeait approprié à ce qu'il voyait. Les observations de Moshoeshoe et les commentaires bibliques d'Arbousset permettaient d'engager alors une conversation, terme qu'Arbousset reprend à plusieurs reprises, ce qui fait écrire à Alain Ricard, remarquable spécialiste de la littérature africaine, dans la préface qu'il donne au livre publié en l'an 2000, qu'« il faut prendre au sérieux ce terme conversation utilisé par Arbousset. C'est justement parce que l'*Excursion* fait état de conversations donnant la parole à Moshoeshoe qu'on peut échapper au paradigme de la domination utilisée par les coureurs de brousse et de steppe, et fonder une nouvelle forme de rapport à l'Afrique qui passe par le langage et le partage de la conversation. »

44 – Pourquoi ce récit a-t-il été oublié pendant un demi-siècle ? Les raisons tiennent au fait que les hommes de cette époque ignoraient sans doute le tour que prendrait après eux la littérature coloniale qui allait réduire les Africains aux images de ce que l'on croyait que les lecteurs occidentaux attendaient, à savoir qu'ils n'étaient que des sauvages, même si on les voyait comme de bons sauvages. Il a donc fallu attendre la période post-coloniale pour que des chercheurs comme Alain Ricard exhumèrent des textes comme l'*Excursion dans les montagnes bleues* des centres d'archives où ils dormaient et les rééditent pour ce qu'ils sont : des bijoux d'une riche culture, même si elle est différente de la nôtre et même de toutes les autres.

45 – Mais il y a plus encore. Dans l'*Excursion* c'est encore un Blanc qui parle, Thomas Arbousset, même s'il le fait avec modestie et dans une perspective dialogique. Or l'*Excursion* est suivie d'une notice sur les Zoulous qui décrit l'organisation sociale de ce peuple mais surtout

publie un chant de louange de Dingan chef des Zoulou entre 1828 et 1840, qui est un poésie bantou originale.

46 - « En éditant le chant de louange de Dingan, chef des Zoulou, écrit Alain Ricard, j'ai voulu lutter contre l'ignorance dans laquelle la littérature française ethnographique tient la poésie orale qui fait partie des références indispensables à tout travail sur la poésie bantoue et le chant d'éloge qui en est l'institution centrale. »

47 – Franchissons encore une étape qui concerne toujours notre sujet, et qui va provoquer une révolution dans la publication de la littérature africaine. À la charnière des époques, précoloniale et coloniale, commencent à émerger des auteurs africains et celui que les chercheurs considèrent comme le tout premier se nomme Thomas Mofolo. Né au Lesotho en 1876, il est élève de la Mission de Paris sous la direction du missionnaire Victor Ellenberger, et devient professeur à l'École biblique de Morija et secrétaire de la librairie de la même ville.

48 – En 1907, Mofolo publie en feuilleton en langue sotho une fiction intitulée *Moeti oa Bochabela* qui signifie *Le pèlerin de l'Orient*, dont on voit ici l'affiche d'une représentation théâtrale jouée actuellement en Afrique du Sud. Dans ce récit le héros, Fekisi, berger d'un troupeau de bœufs, contemple les merveilles de la nature, s'interroge sur leur origine manifestement venue du ciel et les oppose à la vie des hommes tels qu'il la voit. D'un côté tout est beau et abondant, de l'autre tout est grossier et violent. Aussi entreprend-il un voyage vers l'Orient dont on lui a parlé, à la recherche d'un pays idéal où les ordonnances du créateur sont les seules lois qui soient en accord avec l'amour qu'il recherchait.

49 – Dans le temple de la cité où il arrive, il tombe en extase devant le Créateur qui s'était révélé à lui et qui enlève au ciel son âme laissant son corps sur terre. On aura reconnu le canevas de l'enseignement religieux reçu par Mofolo à la Mission, mais il n'y fait jamais référence, de sorte que son livre n'est pas une œuvre de prosélytisme, plutôt de témoignage d'une conversion...

50 – ... mais, comme l'écrit encore Alain Ricard qui va publier pour la première fois en 2003, le récit de Mofolo sous le titre *L'homme qui marchait vers le soleil levant* : « c'est un ouvrage d'imagination absolument original, expression d'une transformation spirituelle : Fekisi est en route vers une africanisation du christianisme. »

Pourquoi, une fois encore, un livre existant depuis 1907, traduit en français en 1950 par Victor Ellenberger, n'a été publié en France qu'en 2003 ? Je vous en explique la raison.

51 – Un autre roman de Thomas Mofolo, également traduit par Victor Ellenberger, avait été publié en avril 1940 chez Gallimard sous le titre *Chaka. Une épopée bantoue*. Or Chaka est le fondateur du royaume Zoulou et avait régné de 1816 à 1828. Il aurait été tué par son demi-frère Dingan, son successeur, dont Arbousset avait publié, vous vous souvenez, le chant de louange. Or quand *Chaka* est publié en 1940, la France est en guerre...

52 – et Ellenberger avait rédigé pour Gallimard un « prière d'insérer »...

53 – déclarant...

54 - ...« pour éviter toute confusion, précisons que ces événements se passaient il y a un peu plus d'un siècle chez les païens sauvages de l'Afrique australe, et que ce tyran sanguinaire se nommait Chaka, roi des Zoulous ». Ellenberger établissait ainsi une analogie implicite entre Chaka le conquérant, et les méthodes d'Hitler. Bien qu'il ajoute que le livre de Thomas Mofolo était remarquable, le mal était fait, le livre fut retiré de la vente. On comprend alors pourquoi, lorsque en 1950, Victor Ellenberger propose à Gallimard de publier *L'homme qui marchait au soleil levant*, l'éditeur ne se montra pas chaud pour donner une nouvelle chance à la littérature sotho.

55 – Pourtant Chaka connaîtra deux nouvelles éditions chez Gallimard en 1981 et en 2010, avec une préface de Jean-Marie Le Clézio qui écrit : « L'on entend ici la voix des pasteurs bassoutos, leurs paroles à la fois cérémonieuses et pleines d'humour ; l'on entend la voix des conteurs, des guerriers, des féticheurs, comme autrefois, dans les chansons de geste, la voix des soldats et des

ménéstrels. Ce livre tragique et violent est aussi un livre d'images, un conte fabuleux, et un document sur la vie du peuple zoulou à la veille de l'arrivée des Oum'loungou, les Hommes Blancs. C'est bien là, la force des grands poèmes épiques. Ils sont à la fois les livres d'un peuple, pleins de la vérité terrestre, et les messages secrets de l'au-delà. Chaka, symbole de la grandeur et de la chute de l'empire zoulou, par son aventure exemplaire, nous révèle un autre monde où les vérités essentielles sont encore vivantes. Alors, écoutant cette parole pleine de force, nous reconnaissons notre propre aventure, qui va du réel au magique. »

56 – Mofolo quitte la Mission en 1910 à la suite d'un désaccord avec les missionnaires qui ont craint « sa prolificité imprudente », remarque blessante qui paraît en 1908 dans le très officiel *Livre d'or de la Mission du Lesotho*, célébrant le cent cinquantième de cette mission. Cette remarque montre que, malgré l'admiration que la Mission portait à Mofolo leur élève, les missionnaires de cette époque témoignaient d'une sourde crainte que ceux qui sortaient de leur giron ne prennent trop de pouvoir, attitude paternaliste sans doute mais qu'on peut comprendre quand on la remet en contexte.

57 – Il n'empêche que Victor Ellenberger puis son fils Paul, également missionnaire au Lesotho, ont tout mis en œuvre pour publier à nouveau Mofolo, et Chaka va rencontrer un grand écho chez les passionnés de l'Afrique, les Africains, les écrivains et poètes de tous les continents. [Ainsi l'écrivain, poète ethnologue, critique d'art Michel Leiris le fait figurer parmi les deux-cents livres de sa « bibliothèque idéale », l'homme d'État sénégalais et poète Léopold Sédar Senghor lui inspire le poème « Chaka » dans les *Éthiopiennes*. Le romancier poète et philosophe martiniquais Édouard Glissant reconnaît en *Chaka* le chef-d'œuvre du roman nègre.] Une pièce de théâtre a été présentée en 1968 au théâtre du Capitole de Toulouse où le comédien Bachir Touré interprète Chaka. Une BD de Jean-François Chanson et Koffi N'Guessan sort en 1978...

58 – Il faut dire que Chaka a été un symbole important dans la lutte entre les Noirs et les Blancs en Afrique du Sud. La réception de son histoire fut révélatrice des tensions raciales qui animaient l'Afrique méridionale. D'un côté, les historiens Boers concentraient leur historiographie du personnage sur les atrocités qu'il avait pu commettre, le diabolisaient et le présentaient comme un tyran barbare, de l'autre côté les Zoulou le présentaient comme un grand héros, un personnage semi-légitime, un fabuleux guerrier auquel on peut faire remonter la fierté de la nation. Un monument est érigé en sa mémoire à KwaDukuza dans la région KwaZulu-Natal en Afrique du Sud où chaque 24 septembre les Zoulous se réunissent pour célébrer leur nation.

59 – Comme vous avez pu l'entendre jusque-là, les combats pour la liberté de la culture africaine à travers la musique et la littérature datent de la période pré-coloniale, au XIXe siècle et, après un oubli pendant la période coloniale du XXe siècle, le combat pour cette liberté a repris à la période post-coloniale à compter des années 1960.

60 – D'où la question que je voudrais poser pour finir : le combat pour la liberté de la culture africaine s'est-il éteint pendant la période coloniale ? La réponse à cette question mériterait un long développement. Comme mon temps est compté, je m'en tiendrai d'abord à la littérature...

61 – ...en vous citant un événement littéraire éloquent qui permet de répondre à cette question : l'obtention en 1921 du prix Goncourt de littérature de l'administrateur colonial et écrivain antillais René Maran pour son livre *Batouala*. Alors non ! Le combat pour la liberté de la culture africaine ne s'est pas éteint pendant la période coloniale.

62 – Ce livre a été réédité en 2021, soit un siècle après sa parution, avec une préface d'Amin Maalouf, qui a été nommé secrétaire perpétuel de l'Académie française en septembre 2023.

Je vous propose d'écouter une présentation de ce livre : film You Tube

63 – Notez encore qu'un siècle exactement après le prix Goncourt décerné à René Maran, en 2021, un jeune écrivain sénégalais, Mohamed Mbougar Sarr, remporte à nouveau le prix Goncourt avec son livre *La plus secrète mémoire des hommes*. Comme le livre de René Maran,

un siècle auparavant et comme tous les romans d'auteurs africains, caraïbéens, latino-américains, le sujet de la colonisation, sans être au cœur du roman de Mohamed Mbougar Sarr, le traverse de la manière suivante :

64 – « C'est une enquête étourdissante entre le Sénégal, la France et l'Argentine, sur les traces d'un écrivain disparu des radars, qui questionne le pouvoir de la littérature et le face-à-face entre l'Afrique et l'Occident »

écrit Clarisse Juompan-Yakam dans *Jeune-Afrique*

« Il fait découler une histoire du XX^e siècle, depuis les effets de la colonisation puis de la migration et de l'exil sur les hommes et sur leurs créations ; il ne raconte pas seulement sa vie d'auteur, mais celle de plusieurs générations marquées à jamais par la colonisation »

écrit le critique littéraire Pierre Benetti

« A travers son roman, Sarr suggère que la littérature constitue une alternative à l'antagonisme entre le continent européen et le continent africain. En effet, Sarr écrit : "Lorsqu'on est entre deux eaux, deux territoires, il faut toujours en créer un troisième où l'on se retrouve. Je pense que ce territoire est d'abord un territoire poétique. C'est là qu'on se réconcilie d'abord" »

déclare Olivia Gesbert sur France Culture.

65 – L'évocation de ce livre me conduit au dernier sujet culturel que je voudrais évoquer ce soir avec vous : l'école. S'il y a bien une marque profonde de la présence des Occidentaux dans les pays du Sud, c'est l'école. Ce n'est pas un hasard si Jules Ferry fut à la fois le chantre de la colonisation française et le penseur de l'école publique, instrument d'émancipation et d'unification de notre pays qui s'est traduit outre-mer par la francisation des pays colonisés au point qu'aujourd'hui, s'il reste encore une marque culturelle de la France dans ces pays, c'est la francophonie, support de la coopération culturelle.

66 – Nous avons vécu, mon épouse et moi-même, une telle expérience d'enseignement de trois ans dans le lycée de Tokoin, à Lomé au Togo, dont vous voyez l'équipe enseignante au début des années 1970. Sur vingt-cinq membres du personnel de cet établissement, il y avait à l'époque quatorze professeurs expatriés, allemands, américains, canadiens, français et suisse, et onze togolais. Aujourd'hui la totalité du personnel est africain, principalement togolais.

67 – Dix ans après la proclamation de l'indépendance du pays, les programmes scolaires, surtout dans les classes du second cycle, n'étaient pas encore africanisés. Moi qui étais en charge de la littérature et la philosophie dans ce cycle, j'étais tenu d'enseigner la littérature avec le Lagarde et Michard et la philosophie avec le Huismann et Vergès, ça rappellera des souvenirs aux plus anciens d'entre vous.

68 – Pourtant la littérature africaine existait et se développait, en plus des quelques livres que j'ai déjà cités... mais pas de manuels de littérature et de philosophie ni de programmes adaptés au pays, et surtout pas de formation des professeurs dont moi-même qui sortait juste frais émoulu, de l'Université. Pourtant, nous avons vécu une expérience extraordinaire, rencontré des élèves très motivés, intelligents et capables d'écrire et de penser d'une manière remarquable, qui ferait pâlir plus d'un enseignant de France... Quelle est cette expérience qui a changé notre vie ?

69 – Nous avons vécu ensemble ce qu'un auteur sénégalais, Cheikh Amidou Kane avait décrit dans un livre que nous avons étudié, hors programme avec nos élèves, *L'aventure ambigüe*, écrit en 1961. Ce livre raconte l'histoire d'un jeune Sénégalais, Samba Diallo, semblable aux jeunes Togolais auxquels nous enseignions, passant de l'enseignement familial traditionnel à « l'école des Blancs », comme ils disaient avant d'aller à l'Université, et peut-être connaître l'expatriation momentanée en Occident, voire l'exil définitif.

70 – Dans ce livre, une conversation s'engage entre le père de Samba Diallo, chef des tribus diallobé du sud du pays, le maître de l'école coranique et l'instituteur de l'école publique, en présence d'une femme musulmane, dite...

71 - « la Grande Royale », sœur du chef, elle-même chef des tribus du nord du pays. Elle était très écoutée. Le père de Samba lui pose la question : « Samba doit-il aller à l'école des Blancs ou continuer à suivre l'école coranique ? » Voici ce qu'elle répond :

72 - « Il faut aller apprendre chez eux l'art de vaincre sans avoir raison. L'école étrangère est la forme nouvelle de la guerre que nous font ceux qui sont venus, et il faut y envoyer notre élite en attendant d'y pousser tout le pays. S'il est un bien à tirer, il faut que ce soit l'élite qui l'acquière la première. Voilà ce que je voulais vous dire mon frère. Et puisque le maître est présent, je voudrais ajouter ceci : notre détermination d'envoyer la jeunesse noble du pays à l'école étrangère ne sera obéie que si nous commençons par y envoyer nos propres enfants ; ainsi je pense que Samba Diallo doit ouvrir la marche »

73 – Que nous apprend ce dialogue imaginé par Cheikh Amidou Kane entre le monde traditionnel représenté par les chefs Diallobé et le monde moderne représenté par l'instituteur ? Que les Africains s'en sortent s'ils acquièrent les armes culturelles qui ébranlent le monde traditionnel – ici l'enseignement de l'école coranique – et leur permettent d'entrer dans le monde moderne africain – ici l'enseignement de l'école laïque – sans nécessairement faire disparaître l'ancien. C'est exactement ce que nous avons tenté de vivre en enseignant dans le lycée de Lomé au Togo : donner à nos élèves, les outils (je préfère ce terme à celui d'armes, mais je comprends que l'auteur du roman l'utilise) leur permettant de comprendre et d'interpréter le monde réel dans lequel ils vivent.

Ici s'arrête notre mission d'étranger, celle qui consiste à ne pas accentuer l'acculturation de nos élèves en ne jugeant pas le monde traditionnel et en ne magnifiant pas le monde moderne, leur permettant, comme nous l'avons vu depuis le début de cette histoire que je vous raconte, d'entrer dans une transculturation, c'est-à-dire d'acquérir une sorte de bilinguisme culturel, qui est la véritable arme de leur combat culturel pour la liberté.

74 – Et pour terminer je voudrais vous faire entendre quelques notes du CD *Lambarena Bach to Africa* tissage insolite entre les arrangements du compositeur français Hughes de Courson et les chants et rythmes du compositeur gabonais Pierre Akendengué sur la musique de Bach en l'honneur du docteur Albert Schweitzer de l'hôpital de Lambaréné au Gabon. C'est un exemple qui se passe de tout commentaire sur ce qu'est la transculturation : un combat pour la liberté de la culture, combat que peuvent remporter simultanément les peuples qui se rencontrent véritablement.

75 – Remerciements

76 – Acquisition du texte et du diaporama